

Louis Courthion et «Le Peuple du Valais»

par
André GUEX

La Bibliothèque romande qui, sous la direction de M. Michel Dentan, publie « une cinquantaine d'œuvres parmi les plus marquantes de la littérature en Suisse française du XVIIe au XXe siècle », a heureusement inscrit à son programme la réédition, vivement souhaitée, de l'ouvrage de Louis Courthion, Le Peuple du Valais, paru en 1903 et depuis longtemps épuisé.

Cette nouvelle édition est accompagnée d'une postface d'André Guex (Lausanne, 1972, 259 pages). Après avoir reproduit, dans les Annales de 1972, l'étude d'Arnold Niederer sur Le Peuple du Valais, nous sommes heureux, aujourd'hui, de faire connaître ou de rappeler à nos membres, avec l'autorisation du directeur de la Bibliothèque romande, l'excellent texte qu'André Guex a rédigé pour cette nouvelle édition.

A.D.

Dans « le vent crispé du matin », de l'une des crêtes dominant les hauts alpages d'Anniviers, je regarde. D'un coup d'œil descendant, j'embrasse le paysage tout entier, les neiges, les rocs, les pâturages, les forêts, les cultures, la plaine. Certains de ses traits sont demeurés immuables, le profil familier du Rothorn reste celui d'une incisive mordant l'azur. Mais un regard plus attentif discerne les traces de l'évolution accomplie par ce pays depuis le temps où Louis Courthion écrivait son histoire, à l'aube du siècle. Des

signes extérieurs: le triangle d'un barrage verrouillant les gorges de la Gouggra; une conduite forcée déchirant selon une droite rigoureuse les forêts qui, de loin, semblent un lichen recouvrant une pierre; un réseau de pylônes et de câbles, le filigrane de l'énergie; des prés non fauchés, les murets devenus inutiles des champs de seigle, de lin, de chanvre, stratigraphie attestant les siècles d'efforts d'une population à qui des conditions de vie exceptionnellement dures imposaient l'obligation de satisfaire, à la force des bras, tous les besoins de la vie; le damier des cultures de la plaine dans des espaces où les caprices du Rhône avaient si longtemps creusé des lits nomades, enveloppé des îles, caressé des roseaux.

En moins d'un demi-siècle, le vieux Valais a fondu, comme les étoiles quand le matin chasse la nuit. *Le Peuple du Valais* restera la plus sûre image de ce qu'il était, jadis et naguère. Ce livre, tout préparait Louis Courthion à l'écrire.

La trame d'une vie

Le Valaisan Louis Courthion, né en 1858 au Châble, dans la vallée de Bagnes, la quitta à dix-sept ans, à la suite de revers de fortune familiaux, sans esprit de retour, car il n'oublia jamais la dureté des voisins paysans pour ceux qui étaient tombés dans le malheur. « Je trouve le citadin moins perfide et moins féroce que le campagnard. S'il ne vous aide pas, du moins il ne s'acharne pas à vous barrer le chemin et à vous souhaiter des échecs. » (Lettre à Maurice Charvoz, du 14 février 1907). Dès lors, les maîtres de l'autodidacte, du premier écrivain valaisan qui ait vécu de sa seule plume, furent les difficultés, la misère, le talent et un idéalisme qui ne s'est jamais démenti. Pour vivre, il fit tous les métiers. Paris d'abord, calicot, saute-ruisseau Au Petit-Père-Saint-Thomas, magasin de nouveautés, puis au Printemps. Ensuite le trimard, du nord au sud, sur les routes de France. « On vous fera coucher avec une compatriote », lui dit-on un soir dans une ferme où on accepta de le loger pour la nuit. Un peu aguiché, Courthion se demanda ce que pouvait être cette belle fille qu'on lui destinait. Or c'était, dans l'étable, une vache de la race d'Hérens. Après la route, les canaux sur une péniche porteuse de briques. Plus tard, la mer aussi, et d'humbles besognes à bord du navire l'*Amélie*, sur lequel il devait réembarquer à Marseille pour un second voyage, mais quand il arriva, trop tard, l'*Amélie* avait quitté la Joliette pour se perdre bientôt après corps et bien, dans un coup de temps.

En 1889, l'année de l'Exposition, Courthion est à Paris et débute avec la rubrique des chiens écrasés et des feux de cheminée

au *Figaro*, chez Chincholle, collabore au *Siècle*, au *Rappel*, puis, en Belgique, à *L'Indépendance belge* et à la *Flandre libérale*. Ses démêlés avec certains patrons belges lui firent écrire un jour : « Décidément, si je ne crois guère au bon Dieu, je suis furieusement tenté de croire au diable. » De retour à Paris, il rédige *La Croix fédérale*, organe de la colonie suisse. Quand il rentre en Suisse, définitivement, en 1893, l'homme de trente-cinq ans a acquis assez de confiance en soi et de fermeté pour que rien ne puisse désormais les entamer. Collaborant tour à tour ou simultanément au *Genevois*, du frère maçon Georges Favon, au *Journal* et à la *Tribune de Genève*, à la *Suisse*, à la *Semaine littéraire*, à la *Bibliothèque universelle*, à la *Gruyère* de Bulle, où il s'établit quelque temps et où il fonda l'éphémère *Valais romand*, il eut à se débattre plus d'une fois dans ces nids de frelons que sont parfois les rédactions. Mais il digérait mal les couleuvres et tirait son chapeau quand on voulait lui en faire avaler, un chapeau qui était une manière de s'exprimer plutôt qu'un couvre-chef, à en croire Jean Violette : « Quand la discussion s'anime, il rejette son chapeau derrière son crâne rond de brachycéphale ; quand elle l'embarrasse, il le fiche sur les yeux ; quand elle tourne à son avantage, il le pousse gaillardement sur l'oreille. »

Louis Courthion est radical, mais il est d'abord et toujours lui-même, et cela ne va pas, chez un homme intelligent, sans une pincée de scepticisme. « J'ai un peu fait mon université à la Faculté du scepticisme, c'est peut-être le seul point de supériorité dont j'ose me prévaloir. » (Lettre à M. Charvoz, de Bulle, en 1895.)

Franc-maçon, il reste sur la réserve : « Je ne suis allé que deux ou trois fois à la loge, j'y vais surtout lorsqu'a lieu quelque conférence tant soit peu intéressante. A quoi bon ? Hormis cela, on n'y parle que du grand architecte et de Favon son prophète. Or, tout en restant un peu en admiration devant le talent surprenant de ce grand homme, je le trouve par trop « Louis XIV ». Tous les astres doivent s'éteindre devant ce soleil qui n'a que la parole de grande. » (Lettre à M. Charvoz, de Genève, 19 avril 1900.)

Louis Courthion est anticlérical plutôt qu'irrégulier, mais son anticléricalisme ne lui ferme pas les yeux sur la valeur de certaines convictions radicales : « Je me demande souvent si les cléricaux sont tant plus perfides que d'autres, s'ils ne sont pas de simples hommes passionnés comme ceux des coteries rouges ; si, lorsqu'ils s'acharnent contre les consciences fortes, contre les hommes trempés dont ils enragent de ne pouvoir faire de viles et serviles créatures, ils sont beaucoup plus coupables, beaucoup plus malintentionnés, beaucoup plus néfastes que nos charlatans de justice et de liberté. Ils vendent une pâte à rasoir de teintes diffé-

rentes...» (Lettre à M. Charvoz, de Genève, 7 août 1900.) Journaliste, il parle politique tous les jours que Dieu fait, mais, dans le même temps, il la juge: « Passons plutôt notre temps à nous affiner encore, à élever nos pensées par-dessus cette politique surannée, toujours perfide, lâche, protéiforme, hypocrite sous ses carnavalesques couleurs d'Arlequin, bravache, peureuse, brutale, obséquieuse selon l'heure, le temps, le milieu, et néanmoins toujours semblable dans sa condition première, la fausseté.» (*Ibidem.*)

Il n'est pas surprenant dès lors de découvrir que cet homme-là, le vrai Bagnard carré à moustache, n'ait pas pu se satisfaire de fournir aux typographes sa quotidienne copie. Il avait autre chose en tête, et l'écrivain tenace cherchait et trouvait sa voie ailleurs que dans l'actualité. Dans les années précédant 1900, le folkloriste Paul Sébillot, rédacteur de la *Revue des Traditions populaires*, obtient qu'il rassemble son héréditaire connaissance du passé valaisan. C'est pour lui que Courthion écrivit *Les Veillées des Mayens*, les *Scènes valaisannes*, les *Contes valaisans*. La curiosité des choses de son pays fit de lui le collaborateur presque exclusif, pour le Valais, du *Dictionnaire géographique de la Suisse*. Dans le même temps, il écrivait un roman historique: *Le Jeune Suisse*, un guide de sa vallée natale: *Bagnes-Entremont-Ferrex*, et plus d'un manuscrit demeuré inédit, parce qu'au début du siècle n'existaient pas ces rotatives insatiables qui absorbent aujourd'hui toute la production littéraire avant même qu'elle soit écrite. Courthion écrivait aussi son maître livre, *Le Peuple du Valais*, au cours de ces années pendant lesquelles il auscultait son temps et tentait de le juger.

Le «Confédéré» et les dernières années

Pendant les onze dernières années de sa vie, tout en demeurant à Genève et en poursuivant ses travaux littéraires personnels, Louis Courthion fut le rédacteur le plus marquant de l'organe radical valaisan, le *Confédéré*, auquel il envoyait un article par semaine. Pendant la guerre, il en assumait la direction, stigmatisant l'amour de certains Alémaniques pour l'Allemagne et le dogme de son invulnérabilité avec une telle suite dans les idées qu'il fut fait chevalier de l'Ordre de Léopold II, en 1920, par les Belges reconnaissants. Vu du dehors, le parti radical valaisan pouvait paraître uni et faire front solidairement contre les conservateurs tout-puissants, au moins électoralement. Vu de l'intérieur, j'entends à la lumière de la correspondance de Courthion, on est surpris de voir sa situation et sa liberté sans cesse menacées par des arrivistes médiocres, plus manœuvriers que politiques. Parlant de

cette rédaction sans chef, Courthion signe cette formule: « Maintenant, toute la fanfare prétend battre la mesure sous le prétexte qu'elle a payé les instruments.»

De la méthode de Louis Courthion

Toute son activité de journaliste et d'écrivain préparait Louis Courthion à écrire *Le Peuple du Valais*, dont il avait dès longtemps recueilli les matériaux. Encore fallait-il les mettre en œuvre. Il semble bien — il l'a d'ailleurs écrit — que la lecture, en 1898, du livre d'Edmond Demolins, *Les Français d'aujourd'hui*, lui ait donné l'impulsion décisive, celle qui met la plume à la main. Il y découvrit en effet l'application d'une méthode d'investigation sociologique sûre, celle qu'avait inventée, définie et appliquée l'un des plus brillants sociologues du XIXe siècle, Frédéric Le Play, méthode dont les données furent précisées plus tard par l'abbé Henri de Tourville et reprises, avec quelques nuances non négligeables, nous le verrons, par Edmond Demolins.

Physicien éminent, grand bourgeois soucieux du sort des classes populaires, F. Le Play fut l'un des premiers à tenter d'adapter à l'étude des sociétés les méthodes des sciences naturelles. Réagissant en scientifique devant les longues narrations brillantes, il écrit: « Dans la science des sociétés, comme dans celle des métaux, je ne me croirais en possession de la vérité que lorsque ma conviction pourrait s'appuyer sur l'observation des faits.» Aussi préconise-t-il, en matière de sociologie, l'étude détaillée de quelques unités appartenant à une série, suivie d'une généralisation des résultats obtenus. A cet effet, il compose, dans *Les Ouvriers européens* en particulier, des monographies offrant une vue singulièrement vivante de groupes sociaux étudiés comme autant de fragments de l'ensemble et susceptibles d'aboutir à une synthèse. Méthode bien différente de celle qui triomphe aujourd'hui, la souveraine statistique qui retient, additionne et classe les points communs, aboutissant à une vue des choses par définition très abstraite. La monographie travaille en profondeur, la statistique en étendue; la première est qualitative, la seconde quantitative. La première court le risque de conduire à des généralisations discutables, la seconde en court un autre, celui de faire dire aux chiffres ce qu'on veut. Le cadre de ces monographies, précisé et complété par Henri de Tourville, fut appliqué avec rigueur dans la revue *La Science sociale*, dès 1886. Il n'est pas sans intérêt de constater que les thèmes traités et leur ordre: lieu, travail, propriété, biens, salaires, épargne, organisation, mode d'existence, phases de l'existence, patronage, commerce, culture intellectuelle, religion, voisinage,

corporations, communes, cité, province, Etat, race, sont ceux-là mêmes qu'on retrouve, à quelques nuances infimes près, dans l'enchaînement des titres des chapitres du *Peuple du Valais*.

Mais il y a plus. Alors que Le Play, attaché aux valeurs de la religion et de la famille, cherche la raison des malheurs de la société dans le fait que la morale n'évolue pas parallèlement à la technique, Edmond Demolins imprime à la *Science sociale*, dont il a assumé la rédaction, et à ses livres, une tendance matérialiste très accusée, appuyée sur les théories de Taine, alors dans tout leur éclat, sur le sol et le milieu façonnant les hommes et l'histoire. Or ce sont aussi des mots de Taine que Courthion met en épigraphe à son livre: « Quand l'homme neuf et désarmé se trouve livré à la nature, elle l'enveloppe, elle le moule, et l'argile morale, toute molle et flexible encore, se plie et se pétrit sous l'action physique... » L'objectif de Courthion est bien de « peser une à une toutes les forces matérielles qui ont contribué à former le type valaisan ». Il fait sienne une idée chère aux maîtres à penser de son temps: la race n'est pas une cause mais un effet, et ce sont les milieux qui la modèlent. La volonté d'agir sur le milieu, donc de modeler la race, a fait d'Edmond Demolins le directeur de l'Ecole des Roches, fondée en 1899 dans un château situé dans l'Eure et acquis grâce à l'appui financier d'hommes, de pères de famille, soucieux d'assurer à leurs fils une éducation différente de celle dont Jules Lemaître faisait le procès en Sorbonne, le 5 juin 1898: « Je dis qu'un bachelier ès lettres moyen, c'est-à-dire un bon jeune homme qui ne sait ni le latin ni le grec, mais qui, en revanche, ne sait pas mieux les langues vivantes, ni la géographie ou les sciences naturelles, est un monstre, un néant. » Il s'agit pour Demolins, comme pour tous ceux qui ont créé des écoles dites nouvelles en Allemagne, en France ou à Lausanne, de former des hommes plutôt que des cerveaux, de retrouver l'idéal renaissant de l'homme complet, donc, à l'époque, de se référer au système d'éducation anglais. Et nous retrouvons ici l'action déterminante d'Edmond Demolins sur les assises de la pensée de Courthion. En 1897, en effet, Demolins publiait un ouvrage intitulé *A quoi tient la Supériorité des Anglo-Saxons*. Selon lui, cette supériorité, attestée alors par une carte du monde représentant les zones d'influence de l'Angleterre, découle du fait que l'action individuelle, personnelle — le particularisme, pour reprendre son terme — est supérieure à l'action collective exercée par des associés, car les associations sont plus vulnérables, moins souples, moins aptes à faire face rapidement à des situations nouvelles que les individus fortement trempés. Selon lui, les Français sont un peuple communautaire, où chacun rêve d'être fonctionnaire, magistrat, administrateur, consul, ingénieur

aux Ponts et Chaussées, aux Mines, aux Eaux et Forêts, universitaire, un peuple où l'on réussit par l'école, où l'examen décide du classement social, ce qui le conduira à un régime de l'assistance sociale administrative où chacun entendra vivre des ressources de la collectivité. En dernière analyse, habituant l'homme à s'appuyer sur autrui, non seulement on n'élèvera pas les incapables, mais on abaissera graduellement et impitoyablement les plus capables, et l'on créera un état social où le fonctionnaire, le politicien et l'oisif seront plus considérés que l'agriculteur, l'artisan et le commerçant.

Par opposition, Demolins admire sans réserve et se propose d'enraciner en France, grâce à l'École des Roches, les méthodes d'éducation anglaise tendant à former des hommes énergiques et pratiques d'une part, mais surtout des individus caractérisés par leur tendance à compter non sur la communauté quelle qu'elle soit, la famille, la tribu, le clan ou les pouvoirs publics, mais sur eux-mêmes. On peut dès lors discerner plus clairement ce que Louis Courthion doit à Frédéric Le Play et ce qu'il doit à Edmond Demolins. Au premier, il emprunte la méthode d'investigation sociologique: son *Peuple du Valais* est une monographie conforme au type qu'ont défini Le Play et Tourville. Au second, il doit l'idée force de la supériorité des sociétés particularistes sur les sociétés communautaires. Et il range résolument les Valaisans parmi ces dernières. Si la première influence assure à son ouvrage la cohérence et la fermeté qu'entraîne communément la volonté de s'en tenir à une méthode éprouvée, Louis Courthion a eu plus de peine à soumettre son étude aux impératifs de la seconde car, observateur honnête, il s'est heurté plus d'une fois à la complexité de cette société valaisanne où l'individu et la communauté s'imbriquent souvent de manière inextricable. Ne conclut-il pas lui-même (p. 191): « L'ensemble de nos observations nous a révélé le contenu du creuset au fond duquel ses énergies, ses défaillances, sa routine entêtée, ses retours de bon sens et de raison, toutes ses qualités et tous ses travers sont venus s'amalgamer pour former le plus bizarre alliage d'esprit autonomiste et d'inclination communautaire »?

De toute manière, Demolins l'a relevé dans sa préface à l'édition originale, le Valais fournissait un terrain de choix à un sociologue entraîné aux techniques de la science sociale. Sa diversité, sa complexité permettent d'y mesurer les effets des travaux humains sur une population, depuis le métier ancestral, presque biblique, de berger, jusqu'à ceux qu'imposent les grandes industries qui commencent à s'établir dans la plaine, en passant par toutes les activités intermédiaires de l'agriculteur, de l'artisan et du commerçant.

Une enquête projetée sans cesse dans l'avenir

Si le fait de classer le Valaisan parmi les peuples communautaires a pu donner quelque fil à retordre à Louis Courthion, sa conviction de la supériorité du particularisme, de l'individualisme, l'a étonnamment servi, en le portant à projeter sans cesse son enquête dans l'avenir, à déceler, pour les promouvoir, les signes d'un individualisme en puissance, à définir, pour les condamner, les stigmates et les effets secondaires d'un esprit communautaire. Mais, avant de souligner cet aspect majeur de son œuvre, voyons sur un ou deux terrains choisis comment son esprit est sans cesse préoccupé de découvrir, à partir des faits, leurs causes et leurs effets.

A propos du morcellement, par exemple, voici comment il raisonne. Dans la vallée de Conches, qui ne dispose d'aucun débouché — les voisins tessinois ou uranais sont difficilement accessibles et ne sauraient devenir des clients, car ils ont les mêmes besoins et fabriquent les mêmes produits — les hommes se serrent autour du clocher et la solidarité communale y joue à plein contre les avalanches, les éboulements et même les procès. Les habitations étant groupées, l'unité du domaine perd sa raison d'être; aussi les prairies et les champs sont-ils morcelés, par le droit successoral, bien plus que nulle part ailleurs en Valais. Et voici que, paradoxalement, au moins en apparence, le morcellement qui semble procéder du plus mesquin des individualismes: volonté de tout partager, plutôt un demi mayen qu'un mayen entier, peur de perdre un quarantième d'un champ bien situé, a contribué à renforcer l'esprit communautaire. En effet, plus nombreux sont les propriétaires groupés sur un espace restreint, plus l'identité des besoins les rapproche. Et ces naïves petites gens ont nourri le génie de la collectivité dont les bisses donnent l'exemple le plus frappant. Dans le val d'Illiez, au contraire, disposant de communications aisées avec la plaine et les marchés lémaniques, la prospérité a rendu le maintien du régime domanial plus facile, car les disponibilités financières y permettaient d'indemniser les légataires. Aussi l'esprit communautaire, si fortement ancré dans la vallée de Conches, s'y relâche-t-il.

Ailleurs, s'interrogeant sur les difficultés qu'éprouvent les Valaisans à industrialiser leurs ressources, Courthion analyse les raisons de leur manque d'aptitude dès qu'il s'agit d'une entreprise impliquant une association, faiblesse singulière de la part d'hommes issus de communautés. Ces raisons, il les découvre dans le fait que, dans une communauté routinière, la moindre distinction acquiert une importance telle que chaque notable veut se l'appro-

prier; le souci de devenir chef de clan, ou de parti, développe l'ambition, chacun cherchant à capter à son profit tout courant d'influence. Aussi tout contrat d'association est-il battu en brèche dès l'abord.

C'est pourquoi, à peine une verrerie eut-elle pris naissance à Monthey en 1850, l'on vit les chefs du clan politique opposé à celui auquel se rattachaient les fondateurs, s'empresse d'en créer une autre. « Toutefois, conclut-il, comme rien ne doit être plus malaisé à conduire qu'une grande entreprise montée pour souffler du verre et qu'on charge de faire des députés, cette dernière, privée de direction compétente, n'eut que la durée d'un feu de paille. » Ainsi, tout effort de création se heurte aux critiques de tous et aux embûches de quelques-uns.

Une réflexion encore sur la stabilité du pouvoir cantonal

Constamment préoccupé des difficultés qu'éprouve le Valais à émerger dans le monde moderne, enlisé comme il l'est dans le marécage d'un conservatisme réfractaire à toute initiative, Louis Courthion cherche à mettre en lumière les causes de la stabilité paralysante d'un pouvoir qu'aucune opposition ne peut ébranler: « Le vieux roc de la routine, écrit-il quelque part, défie toutes les vagues qui le viennent lécher et, bien qu'amoindri de ce qu'elles emportent dans leur reflux, il offrira, dans sa base lissée, d'autant moins de prise à qui tentera de l'escalader. » Je ne retiens ici que deux de ces causes, car elles me paraissent mettre à vif le nerf moteur de l'étude de Courthion. La solidarité des communes, promptes à prendre l'initiative dès qu'il s'agit d'endiguer un torrent, de reconstruire un pont arraché, de rebâtir un village incendié, contribue à assurer la stabilité du pouvoir central, donc du parti au pouvoir, qui peut économiser sur son budget sans accroître ses recettes et se contenter de distribuer des fonctions et des places... qu'il multiplie pour réduire au maximum le nombre des mécontents et augmenter celui de ses électeurs fidèles. Et c'est tout bénéfique pour les innombrables notaires, juristes, avocats, officiers civils de toute espèce, seuls envoyés au Grand Conseil, au Conseil d'Etat et aux Chambres fédérales. La crainte des communes de voir le canton intervenir dans leurs affaires se double, au sein des clans — et du canton — d'une opposition décidée à l'emprise de la Confédération dans la gestion de la chose publique. La Confédération apparaît comme un arbitre intempestif, supprimant les cours militaires cantonaux, absorbant les postes, réduisant la compétence des juges de paix, bouleversant le « Champ de Cocagne » où les curiales cultivaient la poursuite pour dettes et faillites. Et le

clergé, hostile lui aussi à la Confédération — qui ne pourrait, toute-puissante, que réduire son influence — offre volontiers de se substituer à l'Etat cantonal en allégeant ses frais :

« Vous n'avez pas d'écoles professionnelles ? dit le clergé. On va vous créer une Ecole d'agriculture.

» Faites, répondent l'Etat et la commune.

» Que dites-vous encore, reprend le clergé... que c'est à cause de nous que vous manquez d'institutions hospitalières et médicales ?... Voici un orphelinat, une clinique; s'il vous faut autre chose, ne vous gênez pas !

» Merci, dit la commune.

» Il ne nous manque plus qu'une Ecole ménagère, comme à Genève, hasarde l'Etat.

» En voici une toute petite ! Mettez votre drapeau dessus... déclare avec empressement le clergé », qui coiffe ainsi d'une mitre la pyramide à base de clans et de fonctionnaires.

Cette pyramide, il faudra le flot unificateur déferlant sur les pays d'Europe pour la submerger. Ce sera l'affaire du XXe siècle, de Maurice Troillet... et des subventions fédérales.

Conclusion

Ces vues de Louis Courthion sur le Valais expliquent sa crainte de voir les Valaisans ne jouer qu'un rôle infime dans l'évolution fatale qui s'amorce en 1905, et réduits à n'être, en mettant les choses au mieux, que les lieutenants des entrepreneurs venus d'ailleurs. Toute son activité de journaliste collaborateur puis rédacteur en chef du *Confédéré*, de 1911 à sa mort en 1922, est sous le signe de la volonté qu'il nourrit de mettre son canton en mesure de faire face au siècle qui lui impose de prendre le plus important tournant de son histoire.

Dès 1915, alors que la faveur unanime va au rail — vingt-trois concessions étaient accordées en 1914 et seize demandes nouvelles déposées — Louis Courthion pressent le temps des barrages. « Le Valais [...] se trouve aujourd'hui au seuil d'une étape nouvelle de sa vie active. Au développement plus lent, mais très suivi, de sa fortune agricole se vient ajouter le développement inattendu et subit des forces industrielles, grandes ou petites. Développement si subit et si peu attendu qu'au début certaines communes, éblouies par des offres dérisoires, ont aliéné les forces de leurs cours d'eau à l'aveuglette. » (*Confédéré*, 29 septembre 1915). En 1916, constatant le dépeuplement des hautes vallées, et s'assurant que la vraie richesse du Valais de demain réside dans ses réserves de houille blanche, Courthion souhaite que l'exploitation demeure valaisanne

et s'inquiète de voir que presque partout, qu'il s'agisse de Chippis, de Martigny, de la Lonza, l'argent étranger est le maître. Situation aggravée du fait qu'on prépare une loi fixant un prix maximal de redevances aux communes, ce qui entraînera d'énormes bénéfices pour les industriels, aux dépens des communes (*Confédéré* du 1er, du 5 et du 8 avril 1916). Le 7 juillet 1917, dans un article du *Confédéré* intitulé « Après la grève », ayant d'abord trempé sa plume dans l'encrier de l'anticlérisme et déploré, en radical convaincu, qu'un prêtre, l'abbé Auguste Pilloud, soit à la tête des revendications ouvrières à Chippis, Courthion prend ses distances d'avec le capitalisme industriel: « Le déshérité, arraché à l'esclavage agricole [...], tenté par des salaires jusqu'alors inconnus dans ce pays, a émigré du plein air à l'usine. Et quelle usine ? Un enfer, bien souvent ! Un enfer parce que les conditions mêmes de l'industrie exigent un tel supplice. » L'exploitation de l'homme par l'homme n'est pas son fait. Et, il le souligne, les ouvriers du Simplon étaient naguère tenus pour un mal nécessaire à supporter jusqu'à ce que le tunnel soit percé, les mineurs italiens étaient considérés comme une race inférieure, on les appelait d'ailleurs des nègres.

Courthion était-il pessimiste, comme on l'a dit, était-il plus simplement clairvoyant ? Il a vu les plaies, il les a sondées, il a redouté les incidences paralysantes de l'inertie communautaire sur l'avenir. Toutes les époques sont portées à identifier la clairvoyance et le pessimisme, car la politique de facilité a son charme et il est plaisant de s'abandonner à la confiance. Les autruches ont toujours constitué une clientèle nombreuse et fidèle ! Le succès de la *Lettre aux Gens heureux et qui ont raison de l'être* prouve qu'il en va encore de même aujourd'hui. Sans compter qu'il se trouvera toujours un marchand d'or noir pour couvrir d'or jaune tous les ouvrages suggérant que la pollution des eaux est un mythe, les insecticides, une bénédiction pour la faune et le gaz carbonique plus salubre que l'oxygène. Comme Joseph Eschassériaux, écrivant en 1806 la *Lettre sur le Valais*, comme le Dr Hildebrand Schiner, dans sa *Description du Département du Simplon*, en 1812, Louis Courthion, un siècle après eux, souhaite de voir apparaître une personnalité assez forte pour secouer la passivité d'un milieu ceinturé par sa propre action routinière, immobile, et par l'inaction d'un patriciat figé. Si cet homme doit surgir, l'exemple ancien laisse présumer qu'il descendra de la montagne, comme le cardinal Schiner, les Supersaxo et les Seiler de Conches, Stockalper du Simplon, les Platter de la vallée de la Viège. Courthion ajoute: « On ne sera pas injuste à l'égard de l'innovateur, on sera féroce. » On sait le rôle joué dès 1913 par Maurice Troillet dans l'évolution

de son canton. On sait aussi à quelles férocités il s'est heurté. Quelques mois avant sa mort, le 21 février 1922, Louis Courthion écrivait à son ami Charvoz: « Je ne sais plus bien quelle sera la destinée de notre conseiller d'Etat bagnard. J'ai été deux fois à Sierre cet hiver. On a l'impression que l'assaut mené contre lui est de plus en plus formidable.»

En moins de cinquante ans, le pays du Haut Rhône a changé au point que l'auteur du *Peuple du Valais* serait peut-être porté à redouter aujourd'hui son incroyable audace — elle confine à la témérité — plutôt que son inertie. Il est juste de dire aussi que le Valais a poussé assez loin l'art de faire supporter à la Confédération le poids de subventions bienvenues. D'où il est permis de conclure que l'esprit communautaire y a conservé quelques racines !